



L'art déglingué d'Augustin Rebetez agit comme de la vitamine



Dans une exposition d'Augustin Rebetez (ici au Kunsthau d'Aarau), on prend son souffle au début et on ne l'expire qu'à la fin! Augustin Rebetez



FLORENCE MILLIOUD

EXPOSITION Au Kunsthaus d'Aarau comme à la Ferme des Tilleuls à Renens (VD), le plasticien jurassien a l'art d'immerger dans un univers aussi prenant que déroutant.

C'est bruyant, brinquebalant, foisonnant. Et si... déroutant pour une exposition qu'au Kunsthaus d'Aarau, une fois pris dans les envies vitaminées du plasticien Augustin Rebetez, on en oublie tous les codes muséaux.

Génial architecte de la récup comme de la surprise lorsqu'il compose de juvéniles

mobiles avec du fil de fer ou nous ouvre des boîtes qui rangent le chagrin, le trentenaire nous mène sur des terres fertilisées par une originalité qui ne cesse de se renouveler. Loin de la vacuité, très loin des silences nombrilistes ou exagérément cérébraux de certaines expositions d'art contemporain. D'ailleurs, lui n'expose pas. Il ne démontre pas! Limite arrogante, l'idée convient si peu à l'art mâtiné de croyances populaires et ataviques du trentenaire qui aime avant tout... le «faire».

Il faut l'entendre parler de cette technique de la céramique, récemment perfectionnée près de ceux qui savent. Ou le voir caresser du regard ses tapis confectionnés par un atelier de femmes marocaines avec des motifs qu'il a dessinés. L'art total d'Augustin Rebetez se comprend dans ce sens, aussi, celui d'une collaboration avec des artisans, des bricoleurs, des ingénieurs, des potes qui lui permettent d'aller toujours plus loin depuis son «coin» où il aime «combiner des trucs». Cette maison du Val-Terbi, dans le Jura, ce biotope familial propice à la fibre artistique, avec un père écrivain, une mère peintre décoratrice et Eugénie, sa sœur, artiste de scène.

C'est ce lieu qui le constitue et le rappelle lorsqu'il a besoin de se retrouver les

mains au contact du bois, du métal, de la pierre. C'est là que le plasticien (Grand Prix au Festival Images Vevey 2013-2014, vu à la Biennale de Sidney et dans des expositions à Arles, São Paulo ou Shenzhen en même temps qu'il créait des spectacles à Vidy ou éditait des livres) sait pouvoir «se retourner si jamais... ça ne marche plus».

L'ignominie ou la fantaisie?

Attaché à sa terre, à son art comme à un certain pragmatisme, promis, le plasticien ne «s'ennuie pas avec plein de choses à explorer encore. J'ai l'impression d'être une sorte de filtre. Je fais comme tout le monde, je regarde YouTube, des vidéos à la con comme les news, et je ressors ça en produit artistique. Un peu comme un entonnoir.»

Lorsque Augustin Rebetez parle d'art, de faire «des choses qui pétent le feu», qui font marrer, grincer ou alors plus douces parce que l'ensemble est constitutif de la vie, tout semble si sincère. Hanté de créatures et autres volatiles qui ont tous l'air d'avoir échappé à une marée noire, son théâtre visuel l'est tout autant en nous prenant pour acteur. Nous catapultant dans une salle capitonnée de slogans, sagaces, drôles, impertinents, ou nous confiant la stature du géant en visite dans un cabinet de curiosités... humaines.

On dit du plasticien qu'il est ensorceleur, qu'il est un chaman guidant un étrange bestiaire, il l'est dans la maîtrise des cadences, sachant accélérer les émotions dans une salle cavernieuse et relâcher la pression dans une gracile miniaturisation de sa symbolique. À nous de mater des films corrosifs, de traverser une galerie de bizarreries félines ou d'affronter les Pou-



tine, Mao, Kadhafi, al-Assad et autres Kim Jong-un qui ont déjà une grimace d'avance sur nous... à leur simple vue!

Qui va l'emporter? L'ignominie? La fantaisie? Au Kunsthaus d'Aarau - et dans l'exposition en cours également à la Ferme des Tilleuls à Renens (VD) - le choix n'a rien de naïf: c'est celui d'un contre-pouvoir, celui de l'art: «Ça suffit d'étaler de la noirceur sur des murs des expositions. J'aimerais que les gens sortent d'ici shootés à l'adrénaline et se sentent mieux.»



À VOIR

À La Ferme des Tilleuls,
Renens (VD),
jusqu'au 18 juin.
Et au Kunsthaus d'Aarau
(AG), jusqu'au 29 mai.

FC Ullmann Photography



«Ça suffit
d'étaler de
la noirceur
sur les murs des
expositions.

J'aimerais que les
gens sortent d'ici shootés
à l'adrénaline.»

Augustin Rebetez, plasticien



La Genevoise Camille Kaiser croise les «Petits gestes, grands gestes» de l'histoire

Le jour de cette rencontre, si Camille Kaiser est seule entre les murs encore blancs de l'espace muséal du Kunsthaus d'Aarau qui lui est destiné jusqu'au 29 mai, elle n'y est absolument pas perdue! À 30 ans, la Genevoise - Prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner 2022 que lui vaut cette première exposition solo dans une institution - couronne ainsi d'intenses

fouilles historiques croisant les sources étatiques d'archives coloniales, postcoloniales et celles, plus intimes, de sa famille. «C'est une artiste-chercheuse», éclaire dans un texte de présentation la curatrice Céline Eidenbenz. On peut ajouter... une artiste inspirée, ouverte et perméable aux découvertes faites en chemin, comme l'étonnant sort réservé à certains monuments publics rapatriés d'Algérie pour être érigés en France (photo) après la déclaration d'indépendance de 1962. Une migration artistique en résonance avec la forte actualité sur les restitutions d'objets aux pays qui en font la demande, sauf que Camille Kaiser fait un pas de côté, plus



personnel. «C'est une recherche que je souhaitais mener depuis des années, confie-t-elle. J'ai pu la concrétiser grâce à ce prix et me plonger dans les documents de l'occupation coloniale de l'Algérie, pays qui a vu naître ma grand-mère.» Dans les salles de «Petits gestes, grands gestes» et suivant la pratique de cette jeune artiste formée à l'EDHEA à Sierre et à la HEAD à Genève, plu-

sieurs médiums fondent la narration: des vidéos, des installations et une suite de risographies représentant des timbres imaginaires qui auraient pu oblitérer les lettres échangées entre ses grands-parents. Dans ses images en mouvement qui font écho au balancier du temps, dans ces objets qui témoignent comme ces cartes postales de paysages d'antan confrontées aux vues actuelles, le passé et le présent, l'histoire et la fiction ne cessent de flirter pour créer un nouveau récit. Mais aussi pour «murmurer, écrit encore la curatrice Céline Eidenbenz, que les épisodes liés au colonialisme se conjuguent encore au présent, ici et maintenant».